

dans les villes, les provinces, aux pays d'Etats, à l'assemblée des notables, avec toutes les grâces, tout le prestige de leur rang et de leur race, vont faire place à d'autres acteurs, au tiers-état impatient de jouer son rôle. Le rideau tombe, nous déroband à jamais cette parure mondaine que les âges avaient donnée par surcroît à l'épouse du Christ.

IV

Nous avons essayé de dire le pour et le contre dans cette histoire de l'épiscopat d'ancien régime. Le contre peut se résumer en ces griefs qui sont d'importance : 1° Recrutement exclusif des évêques dans la noblesse, abus qui eût été injustifiable à toute époque, qui était monstrueux à la veille de la Révolution, en un temps où la bourgeoisie, le tiers, formaient les neuf dixièmes de la nation et en composaient les forces vives ; 2° Comme résultat de ce système de nominations, les biens d'Eglise prodigués à une caste, la noblesse obtenant par surcroît, outre les évêchés, les grands vicariats, les grasses prébendes canoniales, les abbayes d'hommes, et même de femmes ; 3° Autre conséquence, l'absentéisme, l'attrait de la cour, l'habitude des relations mondaines, qui rendaient très difficiles la résidence et l'accomplissement des humbles devoirs de la charge épiscopale ; 4° Le clergé coupé en deux par cette pratique, ces expressions étranges et justifiées de *haut* et *bas clergé*, situation qui allait amener, en 1789, la ligue, on pourrait presque dire, l'insurrection des curés contre les évêques ; cet épiscopat placé par sa naissance, par son faste, trop au-dessus du peuple, comme des curés, et exposant dès lors le tiers-état à oublier, durant la Révolution, les prodiges de charité de ses évêques, les bienfaits, les monuments répandus par eux dans les provinces, dans les villes, pour ne se souvenir que des abus ; 5° Enfin, par une fatalité qui était celle de l'histoire, d'ailleurs en parfaite conformité avec les cœurs, l'Eglise gallicane mêlée à tous les rouages de

la monarchie, et condamnée à voir périr avec elle ce que nous pourrions appeler son existence humaine.

Voilà le contre. Le pour nous l'avons assez dit dans cette enquête historique. Ce n'est pas sans regrets que nous prenons congé de ces prélats dont le commerce a eu pour nous tant d'attrait. Ces figures d'évêques d'autrefois, ce mélange de prélat et de gentilhomme, ce parfum exquis de grâce ecclésiastique et d'urbanité noble, ce rayonnement discrètement mondain, ont le charme qui nous ramène sans cesse à l'étude du XVIII^e siècle. Mais il fallait pour cadre à ces prélats une société brillante et aristocratique, une France que n'eût point touchée la main de l'égalité, que n'eût point encore nivelée une ombrageuse démocratie. Leur tête XVIII^e siècle, avec ce teint rose, cette expression de bonheur calme que leur donnent les portraits du temps, ne convient plus à ceux qui ont failli mourir. C'en est fait du luxe, du faste, des pompes, de la représentation, des seigneuries temporelles, des princerics nobiliaires.

Les historiens qui ont étudié cette époque, tout en prenant volontiers leur parti de l'amputation que la Révolution a fait subir sous ce rapport à l'Eglise de France, n'ont pu contenir leurs sympathies pour les victimes. Ces évêques d'autrefois que leurs traditions de famille et leurs relations, leurs goûts et leurs instincts de race aiguisés encore par l'esprit du XVIII^e siècle, leur qualité même de pasteurs des peuples, mêlaient alors à toutes les questions sociales et politiques, à tous les grands intérêts du pays, ces prélats, hommes d'Eglise et hommes d'Etat, théologiens et administrateurs, ont séduit ceux qui, à notre époque, les ont étudiés en historiens, comme ceux qui purent les observer de leur vivant.

On sait l'impression que Tocqueville avait rapportée de son long commerce avec l'ancien régime. « Je ne sais, dit-il, si, à tout prendre et malgré les vices éclatants de quelques-uns de ses membres, il y eut jamais dans le monde un clergé plus remarquable que le clergé catholique de France au moment où la Révolution l'a surpris, plus éclairé, plus national, moins retranché dans les

au grand jour des vertus un peu voilées par la parure du siècle. Le gentilhomme laissera mieux voir l'évêque ; le seigneur, l'administrateur temporel, s'effacera devant l'homme d'Eglise. Ce qui était grâce, douceur de vivre aux temps heureux, deviendra force, sacrifice, dans les jours sombres. La violente secousse imprimée à ce grand corps, montrera avec éclat quelle sève puissante circulait encore dans ses veines. Dieu réserve à cet épiscopat de l'Eglise gallicane, qui va disparaître, la gloire de grandir dans l'adversité, de racheter ses quelques taches en rachetant son peuple par la souffrance, de prouver enfin au monde la sincérité de ses convictions religieuses, car pour sauver la foi des autres il faut commencer par croire. C'est dans l'épreuve que l'homme donne la mesure de sa valeur morale. L'Eglise de France va rencontrer dans sa mort violente le secret de sa résurrection. L'ébranlement que lui prépare la Révolution se communiquera jusqu'aux âmes, et l'épiscopat du XVIII^e siècle, qui avait vu la nation distraite, indifférente à son apologétique, la trouvera sensible à l'argument suprême, celui du sang.

APPENDICE

sur la défaite du Jansénisme dans la seconde moitié
du dix-huitième siècle.

I

Les éducateurs du jeune clergé, les évêques surtout, contribuèrent à la défaite du Jansénisme. Parmi les congrégations chargées des séminaires, la Compagnie de Saint-Sulpice fut celle qui fit l'opposition la plus efficace aux Jansénistes, et qui fut la plus attaquée par eux. La gazette les accuse d'être la cause de tout le mal et les poursuit de ses haines. M. de Maillé-La-Tour-Landry, récemment transféré à Saint-Papoul, fait-il un mandement qui n'a pas l'heur de lui plaire : « Quel présage, dit-elle, pour le gouvernement futur de ce diocèse, déjà livré depuis longtemps aux ténèbres de l'*aveugle sulpicianisme* ! » M. de Vintimille s'est-il fait précéder à Carcassonne par un grand vicaire dont les discours sont remplis de « molinisme et de zèle pour la morale jésuitique et sulpicienne », la gazette s'écrie que le règne du prélat « s'annonce comme devant être sulpicien dans toute la force du terme, c'est-à-dire ignorant, fanatique et persécuteur ». Est-il arrivé de meilleures nouvelles à Carcassonne sur les dispositions de Vintimille ? les Jansénistes reprennent espérance et pensent que son premier souci sera de réformer le séminaire, « école de doctrine pélagienne ou sulpicienne, ce qui revient au même ». Ce n'est pas que tous les maîtres du séminaire, d'ailleurs étrangers à la communauté de Saint-Sulpice, soient répréhensibles. L'un d'eux même serait le favori du journal janséniste, s'il arrivait à « haïr autant la vieille et mauvaise constitution *Unigenitus* qu'il est amoureux de la nouvelle constitution française ». Le fantôme du « sulpicianisme » hante manifestement l'imagination de la gazette. Elle voit Saint-Sulpice partout, même où il n'est pas. C'est ainsi qu'elle anathématise « l'université toute sulpicienne » de Montpellier

seules vertus privées, mieux pourvu de vertus publiques, *et en même temps de plus de foi* ; la persécution l'a bien montré. J'ai commencé l'étude de l'ancienne société plein de préjugés contre lui, je l'ai finie plein de respect ¹. » Taine tient le même langage.

Ce jugement, auquel une étude approfondie a conduit ces penseurs, ces historiens, concorde avec celui qu'un grand orateur anglais, un contemporain, portait sur l'ancien épiscopat français. « Lorsque j'eus l'occasion d'aller en France, a dit Burke dans ses *Réflexions sur la Révolution française*, c'est presque à la fin du siècle dernier ; le clergé sous toutes ses formes attira une grande partie de ma curiosité. Bien loin de recueillir contre ce corps des plaintes et des mécontentements, comme j'avais lieu de m'y attendre, d'après quelques ouvrages que j'avais lus, je n'entendis aucune déclamation ni publique, ni privée, si ce n'est cependant dans une certaine classe d'hommes, peu nombreuse, mais bien active. Allant plus loin dans mes recherches, j'ai trouvé, en général, le clergé composé d'hommes d'un esprit modéré et de mœurs décentes. Je ne fus pas assez heureux pour avoir des relations avec un grand nombre de curés ; mais, en général, je reçus les meilleures informations sur leurs principes de morale et sur leur zèle à remplir leurs fonctions. J'ai été lié avec quelques personnes du haut clergé, et j'ai eu sur le reste de cette classe les meilleures sortes d'informations. Presque tous ceux qui le composent sont des hommes de naissance ; ils ressemblaient à tous ceux de leur rang, et, lorsque j'ai remarqué quelques différences, j'ai trouvé qu'elles étaient en leur faveur ; leur éducation était plus accomplie que celle de la noblesse militaire, en sorte qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils ternissent l'éclat de leur profession par leur ignorance, ou par aucun manque d'aptitude dans l'exercice de leur autorité... *Je les ai réellement considérés comme une classe tout à fait supérieure*... J'ai vu dans le clergé de France (et nulle part on ne peut en rencontrer beaucoup de cette sorte) des

1. *L'ancien régime et la Révolution.*

hommes d'un grand savoir et d'une parfaite candeur... Vous aviez avant votre Révolution cent vingt évêques environ. Un certain nombre parmi eux étaient remarquables par un savoir éminent et par une charité sans bornes... Lorsque j'étais en France *je suis certain que le nombre des prélats irrépréhensibles n'était pas considérable*. Quelques individus parmi eux, s'ils étaient moins réguliers dans leurs mœurs, rachetaient par des qualités nobles ce qui manquait à la sévérité de leurs vertus. Ils avaient les grands talents qui rendent les hommes utiles à l'Eglise et à l'Etat. J'ai entendu dire qu'à bien peu d'exceptions près, Louis XVI avait été plus attentif que son prédécesseur immédiat à bien choisir les caractères avant de les élever à cette dignité, et je croirais assez, d'après l'esprit de réforme qui a dominé tout ce règne, que cela doit être vrai. » Nous avons voulu reproduire tout ce long passage de Burke à cause de son importance. Manifestement, l'illustre orateur anglais est sous le charme. Il n'a pu voir de près l'épiscopat français sans être séduit par la noblesse de son caractère, la distinction de ses manières, par les vertus de la presque généralité de ses membres, par la charité de tous. Durant la Révolution, Burke resta fidèle à son admiration pour l'Eglise de France, et se montra en Angleterre le plus ardent promoteur des mesures prises pour secourir les prêtres exilés.

Il nous semble que le lecteur de cet ouvrage en rapportera l'impression que viennent de formuler avec tant d'autorité Burke et Tocqueville. Les hommes valaient mieux que les institutions. Les évêques de l'ancien régime nous ont apparu dans ces pages admirablement doués de toutes les *vertus sociales*. Les *vertus privées*, les *vertus épiscopales* leur ont moins manqué qu'on ne pense ; et si un petit groupe ne menait point une conduite édifiante, si une importante minorité n'était pas fidèle au devoir de la résidence et aux visites pastorales, la majorité comptait de bons évêques, de nombreux apôtres, et la vie de presque tous était irréprochable au point de vue des mœurs.

Vienne la Révolution : la persécution fera apparaître